

2.10 ROSA LUXEMBURG ET LES DISPROPORTIONS DANS LES SCHEMAS DE REPRODUCTION.

2.10.1 Introduction

Dans les numéros 8, 12, 14, 17, 22 nous avons publié des textes sur la théorie des crises telles que les envisage le programme communiste tout en nous efforçant de combattre les fausses interprétations qui passent pour orthodoxes. De ce point de vue l'essentiel de nos travaux a porté sur la critique d'une des principales théoriciennes du mouvement communiste : Rosa Luxemburg. (* Voir annexe sur C.C.I.)

Les théories de Rosa Luxemburg constituaient une réaction salutaire et généreuse contre la dégénérescence de la social-démocratie qui galvaudait toujours plus le programme révolutionnaire pour en faire un programme de réforme sociale. Cette même social-démocratie renonçant à démontrer le cours catastrophique du capital, cherchait à montrer comment les contradictions économiques et les antagonismes de classe, contrairement aux prévisions de Marx et Engels, s'atténuaient avec l'avancée de la production capitaliste. Cependant la réaction de Rosa Luxemburg elle-même portait les stigmates de l'affaiblissement du tranchant révolutionnaire, et de l'influence pathologique du chancre social-démocrate sur le corps du parti prolétarien.

Malgré ces efforts exemplaires pour combattre la maladie, celle-ci ne fut pas extirpée radicalement et quand, après l'ignoble trahison de la seconde Internationale, la grandiose tentative inaugurée par l'Octobre rouge de remettre sur le devant de la scène le programme communiste intégral échoua à son tour, elle gagna définitivement tout le corps social.

Qu'elle qu'ait été la chirurgie radicale pour régénérer l'organisme prolétarien, qu'elle qu'ait été la force de la transfusion produite par la révolution russe, l'insidieux travail de sape de la seconde internationale, la trahison exemplaire de ses chefs, furent tels qu'ils laissèrent les militants dévoués à la cause révolutionnaire suffisamment désespérés et inexpérimentés devant les ravages de la maladie. D'autant plus que les métastases de l'opportunisme et du révisionnisme figuraient dans la III^e internationale, si bien que la maladie gagna du terrain au sein de cette dernière dès que le flux de la révolution internationale se brisa sur les récifs de la contre-révolution.

La nouvelle contre-révolution qui, alors, s'abat sur le prolétariat, contre révolution qui pèse encore sur nos épaules, est la plus terrible de son histoire. C'est celle où successivement deux de ses organisations internationales passent dans le camp ennemi en moins de 15 ans, c'est celle où ses

traditions, ses concepts, sa théorie horriblement défigurés tombent aux mains de l'ennemi de classe. Les conséquences de cette défaite, dont l'ampleur ne sera jamais assez soulignée, n'ont pas toutes été tirées et le bilan, les leçons à retenir pour la reprise révolutionnaire restent encore, pour beaucoup, à être exposées. Les lois de la dialectique enseignent que la défaite aura dû être d'autant plus profonde et exemplaire pour permettre sa réémergence sur des bases qui renouent avec le matérialisme historique, avec le socialisme scientifique dont l'acte de naissance remonte à 1847. A partir de cette époque, le socialisme, selon les paroles d'Engels peut et doit être étudié comme une science, et servir de fondement à l'action libératrice du prolétariat en lutte pour son émancipation. Théorie du prolétariat, le communisme fait dès lors table rase de l'économie politique bourgeoise dont il montre qu'elle parvient à son apogée comme science vers 1830 quand la lutte des classes a atteint quelque ampleur tandis qu'apparaissent les premières crises de surproduction propres au mode de production spécifiquement capitaliste qui domine déjà l'Angleterre.

Dés le milieu du XIX siècle le communisme critique démontre

:

1) Qu'avec la généralisation du machinisme sont fournies les bases économiques pour le dépassement des sociétés reposant sur des classes antagoniques.

2) Que les rapports de production capitalistes dont le but limité est la mise en valeur du capital, la recherche du maximum de plus-value, au travers de l'exploitation de la force de travail prolétarienne, sont devenus trop étroits pour assurer le développement de la force productive du travail.

3) Que ce conflit se résoudra périodiquement par des crises, potentiellement toujours plus grandes ; ces catastrophes sociales devant conduire à son renversement violent.

4) Que l'humanité ne peut trouver une issue aux contradictions violentes dans laquelle la société bourgeoise se débat que par l'intervention révolutionnaire de la classe productive : le prolétariat.

5) Que ce dernier, constitué en parti politique distinct et opposé aux partis des autres classes, doit s'emparer du pouvoir politique qui ne peut avoir d'autre forme que celle de la dictature révolutionnaire du prolétariat.

6) Que la dictature du prolétariat est la phase de transition politique qui doit permettre l'instauration de la société sans classes, sans Etat ; de la société qui abolit le travail salarié et les catégories marchandes : le communisme.

Cette puissante démonstration falsifiée et niée progressivement par la seconde Internationale et ensevelie par le

fer et le feu. Une fois l'écrasement du prolétariat consommé ne pourra que resurgir d'autant plus lumineuse quand sa nécessité et sa réalité s'imposeront. La tâche du parti communiste au sens historique du terme, c'est-à-dire de la seule expression du parti communiste qui peut perdurer dans la contre-révolution c'est d'assurer par tous les moyens possibles, la défense de ce programme révolutionnaire afin de faciliter sa réappropriation par les générations suivantes.

Rosa Luxemburg assassinée par la social-démocratie au cours de l'assaut révolutionnaire du prolétariat allemand, appartient bien à notre camp et nous la défendrons avec toute la vigueur nécessaire contre la charogne contre-révolutionnaire. Mais, sans renier sa lutte contre ceux qui finirent par l'assassiner, il faut reconnaître que Rosa Luxemburg est malheureusement restée à mi-chemin dans sa tentative de restauration et d'approfondissement de la théorie des crises. Nous avons dans nos numéros précédents critiqué en détail ses interprétations qui la font retomber dans l'économie vulgaire.

Nous avons ainsi montré que, contrairement à l'opinion d'un Tougan-Baranovsky, il n'y a pas de contradiction entre l'analyse du livre II et du livre III du "Capital". Qu'en conséquence il est vain, comme essai de le faire Rosa Luxemburg, de rechercher des contradictions violentes, dans le livre II du "Capital" afin de faire ressortir que seul le livre III, celui dans lequel Marx parle plus concrètement des crises (encore qu'il s'agisse pour une part d'un malentendu car le "capital" n'est qu'une partie d'un ensemble beaucoup plus vaste que Marx projetait d'écrire et au sein de cette "Economie" un livre entier devait être consacré aux crises) était en rapport avec l'esprit de Marx.

Ceci posé, une fois replacé chaque livre du Capital dans son contexte d'analyse, l'argumentation centrale de Rosa Luxemburg, selon laquelle il n'existe pas de demande solvable pour réaliser la plus-value au sein du mode de production capitaliste tourne court.

Nous avons aussi montré comment le circuit du capital individuel A-M-A' (Argent-Marchandise-Arget) se modifie au niveau du capital total, l'argent restant toujours le premier moteur du cycle du capital. Il reste alors que la crise catastrophique, générale et périodique du M.P.C. repose sur la contradiction valorisation-dévalorisation du capital qui se présente sous l'aspect de la baisse tendancielle du taux de profit. A l'opposé, la crise, selon la logique luxemburgiste est partielle (elle ne concerne qu'une partie de la plus-value), permanente (selon sa conception le problème de la réalisation se pose à chaque moment pour le capital) et confinée dans la sphère de la circulation (il n'y a a priori aucune relation entre les difficultés du procès de production et la réalisation de la plus-value. La difficulté supposée de réaliser une fraction de la plus-value du fait de l'absence de demande solvable est largement indépendante du mouvement de la production

capitaliste).

Par contre pour le programme communiste, si la crise se manifeste dans le procès de circulation, si l'existence d'une contradiction entre le capital marchandise et le capital argent rend la crise possible, sa nécessité (et la crise est la combinaison dialectique de sa nécessité et de sa possibilité) s'enracine dans le procès de production, dans le procès contradictoire de mise en valeur du capital, dans la nécessité de développer la productivité du travail sans tenir compte des limites imposées par le mode de production capitaliste et les buts limités de ce même mode de production : la valorisation maximum du capital, la recherche du maximum de plus-value.

La théorie générale de Rosa Luxemburg écartée, nous avons également montré comment les objections soulevées au sujet de la circulation monétaire, loin de révéler des contradictions insolubles dans la théorie de Marx, trouvaient facilement une solution et ouvraient la voie à des analyses sur la reproduction du capital employant du travail improductif ainsi que du capital consommé improductivement.

Parmi ceux-ci les armements, loin d'être, sous certaines conditions, un champ privilégié d'accumulation du capital assurant la réalisation du capital comme prétend le montrer Rosa Luxemburg (mais elle n'y parvient pas) n'ont pas un caractère spécifique dans l'accumulation du capital qu'ils contribuent à limiter plutôt qu'à accélérer.

Tentative généreuse pour fonder la perspective catastrophique du cours du mode de production capitaliste, la théorie de Rosa Luxemburg reste en grande partie étrangère à la théorie révolutionnaire de Marx. Cédant à la pression du révisionnisme, elle accepte les postulats du révisionnisme comme identiques (du moins pour certains ouvrages de Marx) à ceux du programme communiste. Sa théorie intervient alors comme une correction à apporter à l'ensemble du socialisme scientifique pour lui faire retrouver sa perspective originale à savoir la condamnation du cours catastrophique du M.P.C.. Non seulement sa conception se révèle un échec mais elle conduit la théorie révolutionnaire vers de nouveaux écueils ; en voulant la tirer des griffes du révisionnisme qui proposait une théorie des crises qui renouait avec les tendances de l'économie politique inspirées par Say et Ricardo (c'est-à-dire les tendances qui n'admettaient comme seule possibilité de crise que des disproportions) elle l'entraînait vers les théories adverses mais qui appartenaient également à l'orbite de l'économie politique à savoir les thèses sous-consommationnistes.

2.10.2 Les deux tendances de l'économie politique

Ce n'est pas une moindre constatation que sous l'impact du phénomène révisionniste l'unité du programme communiste ait éclatée si bien que de critique radicale de la science économique il s'est mué en marxisme vulgaire. Sur le plan de la théorie des

crises on a vu se reproduire les deux tendances de l'économie politique, l'école de la disproportion et l'école de la sous-consommation. La ligne de fracture entre le révisionnisme et les réactions révolutionnaires de la gauche de la Social-Démocratie ne passe pas seulement entre ces deux tendances, le phénomène est plus complexe. Si Rosa Luxemburg renoue avec la filière sous-consommationniste, Lénine se situe plutôt dans la lignée de l'école de la disproportion. En d'autres termes quelle qu'ait été la profondeur de la réaction des gauches révolutionnaires au révisionnisme, le triomphe de ce dernier, et le fait qu'il ait affecté très tôt les principaux chefs du socialisme, a entraîné une profonde discontinuité et l'unité du programme communiste, en dépit de saines réactions, ne fut jamais retrouvée. Ce qui est dit des crises se retrouve également au niveau méthodologique où, là aussi, deux tendances renouant avec le matérialisme bourgeois ou l'idéalisme ont signifié l'éclatement du programme communiste.

Pour la tendance de l'économie politique à qui est associée le nom de Say, les crises ne peuvent exister que parce que la production n'est pas bien proportionnée. Si Say reste un économiste de seconde zone dont la fameuse loi "les marchandises s'échangent contre des marchandises" a d'ailleurs été énoncée avant lui par James Mill (le père de John Stuart Mill) cet aspect de ses théories a été pris au sérieux par un économiste d'un autre calibre puisqu'il s'agit de Ricardo, le plus grand économiste du XIX^e siècle. Et comme avec lui l'économie politique a atteint son apogée en tant que science, nous dirons qu'il s'agit du dernier grand économiste. (Messieurs les prix Nobel vous arrivez trop tard, le communisme et la lutte de classe du prolétariat ont brisé votre carrière avant qu'elle ne commence. Vous êtes donc condamnés à patauger dans l'obscurantisme, la vulgarité érigée en principe, les théories à gages pour justifier le pouvoir de vos maîtres et par la même occasion vos prébendes).

Les théories de la disproportion reposent sur une conception de la monnaie particulièrement frustrée puisque ne sont prise en compte que les fonctions de monnaie de compte et de moyen de circulation. Comme le diront les successeurs crétinisés des Ricardo et cie, la monnaie est "neutre" ou elle constitue un "voile" au dessus de l'économie réelle des marchandises et des services. L'économie marchande est en fait ramenée à une économie de troc médiatisée par la monnaie. Les marchandises sont évaluées en argent, elles valent tant de francs par exemple, c'est la fonction monnaie de compte de l'argent, et ce même argent sert de moyen de circulation en permettant aux marchandises de changer de mains, de passer du producteur au consommateur. Ce faisant, des producteurs différents ont échangés les marchandises qu'ils produisaient et l'existence de l'argent n'a en définitive fait que faciliter un processus qui s'apparente au troc, ou les producteurs échangent directement les marchandises. Ici l'argent n'a servi que de médiation pour effectuer un troc, l'existence de l'économie marchande et plus particulièrement de la société bourgeoise ne revêt aucune spécificité pour cette

économie politique. Supposons deux producteurs qui échangent régulièrement leurs marchandises. Une surproduction ne pourrait exister que si la production de l'un était supérieure à l'autre. En d'autres termes l'un aurait trop produit et l'autre pas assez pour que l'équilibre soit atteint. Pour cette école la crise de surproduction n'est pas générale mais partielle ; elle affecte une partie de la production et trouve en elle les mécanismes correcteurs qui rétablissent l'équilibre. Si un producteur produit trop, la demande étant insuffisante pour ses marchandises, leur prix va baisser et le producteur adaptera sa production à la demande en diminuant celle-ci, une partie des capitaux quittant cette branche en dépression. De l'autre côté la branche en état de sous-production voit ses prix monter. Elle attire des capitaux supplémentaires en quête d'un surprofit si bien que l'équilibre un moment troublé sera rétabli sous la simple influence des mécanismes du marché.

"L'absurdité de cette thèse apparaît encore plus clairement si on lui donne, à l'exemple de Say et de ses imitateurs, un vernis international. L'Angleterre, par exemple n'a pas surproduit, mais l'Italie a sous-produit. 1o) Si l'Italie, avait assez de capital pour remplacer le capital anglais qui lui arrive sous forme de marchandises; 2o) Si elle avait placé ce capital dans la production d'articles particuliers qui ont besoin du capital anglais soit pour se reproduire, soit pour créer des revenus correspondants il n'y aurait pas de surproduction. Autrement dit, il n'y aurait pas de surproduction réelle en relation avec la production réelle en Italie, mais une sous-production imaginaire en Italie, parce que : 1o on suppose en Italie un capital et un développement des forces productives qui n'y existent pas ; 2o on suppose tout aussi utopiquement que ce capital, qui n'existe pas en Italie, y est justement employé de telle façon que l'offre anglaise et la demande italienne, la production anglaise et la production italienne se complètent. En d'autres termes, il n'y aurait pas de surproduction si l'offre et la demande se balançaient, si la répartition du capital entre les divers secteurs de la production était telle que la production d'un article impliquât la consommation d'un autre, donc la sienne propre. Il n'y aurait pas de surproduction s'il n'y avait pas de surproduction. Mais comme la production capitaliste ne peut se donner libre cours que dans certaines sphères, dans des conditions données, aucune production capitaliste ne serait possible si elle devait se développer simultanément et uniformément dans toutes les sphères....)

Expliquer la surproduction par la sous-production revient à dire que, s'il y avait production proportionnelle, il n'y aurait pas de surproduction. Il

en serait de même si l'offre et la demande s'équilibraient, si toutes les sphères offraient à la production capitaliste les mêmes possibilités d'extension : division du travail, machinisme, exportation vers les marchés lointains, production en masse etc. ; ou encore si tous les pays qui commercent entre eux avaient la même capacité de production (de productions différentes et complémentaires). Or s'il y a surproduction, c'est que ces pieux désirs restent inexaucés."(Marx Matériaux pour l'"Economie" La Pléiade T.2 P.494-495)

Ricardo, mort en 1823, pouvait encore se bercer d'illusions sur la nature des crises car il n'en vit que les prodromes ; les premières grandes crises de surproduction datant de 1825. Par contre ses successeurs se trouvaient toujours plus confrontés à des faits qui entraînaient violemment en contradiction avec les théories de l'harmonie sociale.

"Ricardo lui-même ne savait rien des crises à proprement parler, des crises mondiales, générales, issues du processus même de la production. Il pouvait expliquer les crises entre 1800 et 1815 par l'enchérissement du blé dû aux mauvaises récoltes, la dépréciation du papier-monnaie, des denrées coloniales, etc., le marché étant resserré à la suite du Blocus continental pour des raisons politiques et non pas économiques. Les crises postérieures à 1815, il pouvait les expliquer de la même façon : tantôt par une mauvaise récolte et une pénurie de grains, tantôt par la baisse du prix du blé - les causes qui ont provoqué la hausse pendant le Blocus ayant, selon sa propre théorie, cessé d'agir - tantôt enfin par le passage de la guerre à la paix et les "changements soudains" qui en résultèrent "pour le commerce".

Les phénomènes historiques ultérieurs, particulièrement la périodicité quasi régulière des crises du marché mondial, empêchèrent les successeurs de Ricardo de nier les faits ou de les interpréter comme de simples accidents"(Marx Matériaux pour l'"Economie" La Pléiade T.2 P.464-465)

La critique de la théorie ricardienne des crises et de la "loi des débouchés" est accomplie très tôt par le programme communiste. Il est de la nature de la production capitaliste de produire de manière disproportionnée. Le capitaliste produit pour le marché, sans tenir compte des besoins sociaux, et il ne reçoit la sanction du marché et de la demande qu'une fois la production effectuée. Il en résulte des déséquilibres permanents en même

temps que jouent les tendances au rééquilibre pour préparer les bases de nouvelles disproportions. De telles crises ont d'ailleurs toutes les chances de se produire dans les rapports entre capital fixe et capital circulant du fait des différences dans le procès de reproduction. En effet si le capital constant circulant transmet l'intégralité de sa valeur dans le procès de production et doit donc être reproduit intégralement il n'en va pas de même pour le capital fixe qui ne fait que transmettre une partie de sa valeur au produit. Que des déséquilibres surgissent de ces différences est inévitable dans la production capitaliste. Mais de telles crises n'ont qu'un caractère limité et ne peuvent expliquer les crises de surproduction universelles qui affectent le mode de production capitaliste.

" Il va de soi qu'il peut y avoir surproduction dans certaines sphères et sous-production dans d'autres ; des crises partielles peuvent donc résulter d'une production disproportionnée (mais la production proportionnée n'est jamais que le résultat de la production disproportionnée sur la base de la concurrence), dont une forme générale peut être une surproduction de capital fixe d'un côté et de capital circulant de l'autre.(...)

Cependant, nous ne parlons pas ici de la crise causée par une production disproportionnée, c'est-à-dire par une disproportion dans la distribution du travail social entre les différentes sphères de la production. Cet aspect du problème sera repris à propos de la concurrence des capitaux. Nous avons déjà dit à ce sujet que la hausse ou la baisse de la valeur marchande par suite de cette disproportion entraîne le transfert et le retrait du capital d'un commerce dans l'autre. Mais une telle égalisation implique son contraire et peut donc perpétuer la crise, qui peut à son tour constituer une forme d'égalisation."(Marx Matériaux pour l'économie La Pléiade T.2 P.485-486)

Si les théories de la disproportion nient les crises générales c'est qu'elles reposent sur une conception extrêmement vulgaire de la monnaie et de la marchandise. En ramenant la marchandise au rang de produit, l'échange au rang du troc, en privilégiant l'unité dans le processus de vente et d'achat sans en souligner également la singularité, cette économie politique nie les particularités de l'économie marchande qui sont poussées à leur comble avec la société bourgeoise puisque l'ensemble du produit prend la forme marchande. Les contradictions que le programme communiste met en relief à propos de la marchandise prennent alors une dimension particulièrement importante. La quantité se transforme en qualité et les crises qui gisaient dans le rapport de la marchandise à l'argent sont désormais possibles au niveau de la société toute entière dont elles menacent les fondements. Le passage de la marchandise à l'argent ne constitue

pas plus un passage évident que le passage de l'argent à la marchandise. La réalisation de la valeur, et de la plus-value dans la société capitaliste, contenue dans la marchandise c'est-à-dire sa transformation en argent constitue le "saut périlleux" de la marchandise. Cette réalisation permet à un travail particulier de revêtir un caractère universel. Ce passage, cette réalisation n'est pas automatique et dans cette possibilité d'une scission entre la vente et l'achat de la marchandise réside la possibilité d'une crise. Comme nous l'avons déjà vu dans d'anciens numéros, sur le plan du capital global, réalisation de la valeur et de la plus-value et conversion de l'argent en éléments du capital productif sont des procédés identiques et la généralisation des contradictions décelées dans l'étude de la marchandise rendent possible la surproduction générale, surproduction qui affecte l'ensemble du produit social.

"Cette apologétique consiste alors à donner une fausse image des rapports économiques les plus simples et surtout à n'en retenir que l'unité au sein de l'antagonisme.

Par exemple, si l'achat et la vente - ou le mouvement de métamorphose de la marchandise - représentent l'unité de deux processus, ou plutôt le passage d'un seul processus par deux phases opposées, s'ils constituent donc essentiellement l'unité de ces deux phases, ils n'en sont pas moins essentiellement séparation et particularisation. Or, vu le lien qui les unit, la séparation des moments doit paraître violente comme un processus de destruction. C'est précisément dans la crise que s'affirme leur unité de moments différents. L'autonomie qu'ils revêtent les uns vis-à-vis des autres se trouve brutalement détruite. La crise rend donc manifeste l'unité de moments séparés. Il n'y aurait pas de crise sans cette unité foncière des éléments en apparence indifférents les uns à l'égard des autres. Mais notre apologiste refuse cette idée. Puisqu'il y a unité, il ne peut y avoir de crise. Ce qui revient à dire que l'unité d'éléments opposés exclut l'opposition.

Pour démontrer que la production capitaliste ne peut conduire à des crises générales, on en nie toutes les conditions et toutes les formes, tous les principes et toutes les différences spécifiques, bref, la production capitaliste elle-même. On démontre que, si au lieu d'être une forme particulière de la production sociale, le fruit d'un développement spécifique, le mode de production capitaliste était une économie des plus rudimentaires, les antagonismes et les contradictions qui lui sont propres n'existeraient pas et ne pourraient donc pas éclater dans des crises." (Marx Matériaux pour l'"Economie" La Pléiade T.2 P.467)

Plus d'un demi-siècle après, le révisionnisme au sein de la social-démocratie renouait avec de telles conceptions. Arguant de ce que Marx avait montré, contre l'économie politique classique, que le capital constant dépensé dans la production faisait partie de la valeur des marchandises (ce que cette économie politique ignorait), le révisionnisme prétendait que du même coup les données de l'étude de la reproduction du capital social avaient été bouleversées au point qu'il était possible de reprendre les mêmes analyses, mais enrichies de la grande découverte scientifique - au demeurant indéniable - de Marx concernant le capital constant. Les théories d'un Tougan-Baranovsky (Cf No12 de C ou C) ou d'un Hilferding conduisaient donc à n'admettre que des crises de disproportions entre les grandes branches de la production capitaliste. Il suffisait alors de conquérir le pouvoir d'Etat, en l'occurrence l'Etat bourgeois et, grâce à une bonne planification, réguler, au mieux des intérêts de la nation et de la classe ouvrière, la production qui pourrait croître et embellir sans heurts tandis que sous le régime de l'initiative privée des capitalistes elle ne pouvait que se traduire par des crises. En renouant avec la tradition ricardienne, qui depuis l'intervention du prolétariat et de sa théorie s'était muée ouvertement en apologie de l'ordre existant et en économie politique vulgaire, le révisionnisme qui devait emporter toute la social-démocratie allait loin dans son reniement du programme révolutionnaire. Les crises, de catastrophiques, devenaient des accidents de parcours d'une gravité limitée. Leur solution ne consistait plus dans le renversement du capital et l'abolition des catégories marchandes mais dans la domination de la loi de la valeur par l'Etat bourgeois démocratisé. Il ne s'agissait plus de détruire l'Etat bourgeois au point qu'il ne subsiste déjà plus qu'un demi-Etat qui ne saurait être autre chose que la dictature du prolétariat, prélude à sa disparition complète, mais de rénover la machine bourgeoise tout en laissant subsister voire renforcer la bureaucratie notamment celle destinée à "planifier" le monstre capitaliste, l'armée, la police et la justice. Deux guerres mondiales, la grande crise de 1929, tout comme aujourd'hui les nouvelles crises qui secouent régulièrement la production capitaliste n'ont pas ramené la social-démocratie sur des positions orthodoxes, elle s'en est au contraire toujours plus éloignée, rejetant un par un tous les oripeaux qui la rattachaient au programme communiste. Ces épisodes ont été pour elle l'occasion de perfectionner son discours et son expérience dans sa lutte acharnée contre le communisme révolutionnaire.

La seconde tendance de l'économie politique trouve avec Sismondi son plus éminent représentant. Elle indique les doutes de l'économie politique sur elle-même et sur l'avenir de la société bourgeoise. Sismondi met bien à nu les contradictions de la société :

"(...)Le luxe n'est possible que quand on

l'achète avec le travail d'autrui ; le travail assidu, sans relâche, n'est possible, que lorsqu'il peut procurer, non les frivolités, mais les nécessités de la vie.

La multiplication indéfinie des pouvoirs productifs du travail ne peut donc avoir pour résultat que l'augmentation du luxe ou des jouissances des riches oisifs. L'homme isolé travaillait pour se reposer, l'homme social travaille pour que quelqu'un se repose ; l'homme isolé amassait pour jouir ensuite, l'homme social voit amasser le fruit de ses sueurs par celui qui doit en jouir ; mais, dès l'instant que lui et ses égaux produisent plus, et infiniment plus qu'ils ne peuvent consommer, il faut bien que ce qu'ils produisent soit destiné à la consommation de gens qui ne vivront point en égaux, et qui ne produiront point.

Ainsi le progrès de l'industrie, le progrès de la production comparé à la population, tend à augmenter l'inégalité parmi les hommes. Plus une nation est avancée dans les arts, dans les manufactures et plus est grande la disproportion entre le sort de ceux qui travaillent et celui de ceux qui jouissent ; plus les uns ont de peine, plus les autres étalent de luxe, à moins que, par des institutions qui semblent contraires au but purement économique de l'accroissement des richesses, l'Etat ne corrige leur distribution et n'assure une plus grande part dans les jouissances à ceux qui créent tous les moyens de jouissance."(Sismondi Nouveaux principes d'économie politique Calmann-Lévy P.106)

Mais Sismondi ne comprend pas l'origine de ces contradictions et par conséquent ne peut en découvrir la solution. Il reste un petit bourgeois utopiste et réactionnaire qui ne fera en rien avancer la compréhension de la reproduction du capital. Développant une théorie où "le revenu de l'année passée (...) doit payer la production de cette année" Sismondi ne peut comprendre l'accumulation et les crises propres au mode de production capitaliste.

"C'est une quantité prédéterminée qui sert de mesure à la quantité indéfinie de travail à venir. L'erreur de ceux qui excitent à une production illimitée vient de ce qu'ils ont confondu le revenu passé avec le revenu futur. Ils ont dit qu'augmenter le travail c'est augmenter la richesse, avec elle le revenu, et en raison de ce dernier la consommation. Mais on n'augmente les richesses qu'en augmentant le travail demandé, le travail qui sera payé à son prix ; et ce prix, fixé d'avance, c'est le revenu préexistant. On ne fait jamais, après tout qu'échanger

la totalité de la production de l'année contre la totalité de la production de l'année précédente."(Sismondi Nouveaux principes d'économie politique Calmann-Lévy P.129)

En niant toute possibilité de réaliser l'intégralité de la valeur, l'école de la "sous-consommation" ou de la "demande effective" est le pendant dialectique de l'autre tendance de l'économie politique. L'une met exclusivement en relief l'unité du procès de réalisation de la marchandise en argent, l'autre ne voit que la scission entre l'offre et la demande. Il s'ensuit que pour les sous-consommationnistes la réalisation de la valeur et de la plus-value est un problème permanent qui revêt une plus ou moins grande acuité suivant les circonstances.

"(...)si la production croît graduellement, l'échange de chaque année doit causer une petite perte, en même temps qu'elle bonifie la condition future. Si cette perte est légère et bien répartie, chacun la supporte sans ce plaindre sur son revenu ; c'est en cela même que consiste l'économie nationale, et la série de ces petits sacrifices augmente le capital et la fortune publique. Mais, s'il y a une grande disproportion entre la production nouvelle et l'antécédente, les capitaux sont entamés, il y a souffrance et la nation recule au lieu d'avancer"(Sismondi Nouveaux principes d'économie politique Calmann-Lévy P.129)

Donc pour cette école, une partie du produit social et non sa totalité comme le montre le programme communiste tend, en permanence, à ne pouvoir être réalisé. Pour la théorie révolutionnaire c'est l'ensemble du capital, qu'il soit constant, variable ou qu'il s'incarne dans la plus-value, qui ne peut être réalisé régulièrement. Si le divorce entre la vente et l'achat est possible, s'il résulte de la nature de la marchandise, si le passage de la marchandise à l'argent, la réalisation de la valeur et de la plus-value, constituent le saut périlleux de la marchandise, le passage de la nécessité à la liberté, la plus dure des transitions dialectiques, il ne fonde que la possibilité de la crise. En rester à ce niveau revient à expliquer la crise par la crise.

"D'ailleurs les économistes (tels que J.St.Mill par exemple) qui veulent expliquer les crises par ces simples possibilités de crise impliquées dans la métamorphose de la marchandise - comme la

séparation de l'achat et de la vente - ne font pas mieux. Ces déterminations qui expliquent la possibilité de la crise n'expliquent pas, il s'en faut, sa réalité, elles n'expliquent pas pourquoi les phases du procès entrent dans un conflit tel que leur unité interne ne peut s'affirmer que par une crise, un procès violent. Cette séparation apparaît dans la crise ; elle en est la forme élémentaire. Expliquer la crise à partir de cette forme élémentaire équivaut à expliquer la crise en exprimant son existence sous la forme la plus abstraite qui soit, c'est-à-dire à expliquer la crise par la crise."(Marx Théories sur la plus-value T.2 P.599)

La crise n'est pas pour autant permanente et le développement "normal", "sain" de la production capitaliste montre que dans ce cas l'unité des deux phases du procès a prévalu par rapport à la possibilité de scission qu'ils contiennent. Régulièrement cependant cette unité est rompue et doit être rétablie violemment, surmontée par une crise. Sismondi ignore que la valeur de la production inclut le capital constant. Mais cet argument, employé par Lénine, ne doit pas cacher que Ricardo le méconnaît également et donc apporte peu de choses pour différencier les deux écoles. Leur opposition est tout autre comme nous l'avons vu, mais Lénine se rattache par ses conceptions aux théoriciens des disproportions tandis que Rosa Luxemburg (nous avons eu l'occasion de voir en détail ses positions) reste dans la lignée de l'école de la sous-consommation. Les deux tendances en restent à une crise qui n'affecte qu'une partie du produit social. Les conséquences politiques de telles analyses ne sont pas neutres. Pour le léninisme qui sous estime l'importance des crises et leur capacité à ébranler la société bourgeoise, la volonté du parti, la subjectivité dans l'action révolutionnaire sont hypostasiées. Pour le luxemburgisme la crise permanente rend le mouvement révolutionnaire fataliste et sous estime le rôle de la préparation révolutionnaire et l'action autonome du parti de classe.

Les tendances de l'économie politique qui reposent sur des théories de la sous-consommation vont cependant plus loin que les théories harmonicistes dans leur appréciation des crises et en insistant sur la possibilité de crises générales ils mettent le doigt sur des tendances justes. Il n'est pas obligatoire que production et marché correspondent. Le développement de la production s'effectue comme si elle n'avait pas de limite, alors qu'elle repose sur une base limitée puisque la production capitaliste a pour but la production d'un maximum de plus-value. Sans accepter les théories sous-consommationistes comme un Tougan-Baranovsky le prétend, Marx montre ce qu'il y a de juste dans celles-ci.

"Imaginons une société composée uniquement de capitalistes industriels et de salariés. Négligeons en outre les variations de prix qui empêchent d'importantes parties du capital total de se remplacer dans leurs proportions moyennes et qui, étant donné la cohésion générale du processus de reproduction (particulièrement favorisé par le crédit), ne peuvent manquer de provoquer périodiquement une stagnation générale. Négligeons également les affaires fictives et les transactions spéculatives suscitées par le système de crédit. Une crise ne pourrait alors s'expliquer que par une production disproportionnée dans les diverses branches de l'économie et par un déséquilibre entre la consommation des capitalistes eux-mêmes et leur accumulation. Toutefois, dans l'état actuel des choses, le remplacement des capitaux engagés dans la production dépend surtout du pouvoir de consommation des classes non productives, tandis que le pouvoir de consommation des travailleurs est limité en partie par les lois du salaire, en partie par le fait qu'ils ne sont employés qu'aussi longtemps que leur emploi est profitable pour la classe capitaliste. La raison ultime de toutes les crises réelles, c'est toujours la pauvreté et la consommation restreinte des masses, face à la tendance de l'économie capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limite que le pouvoir de consommation absolu de la société." (Marx Capital L.III La Pléiade T.2 P.1206)

En d'autres termes le capital tend à développer la productivité du travail, la force productive du travail comme si elles n'avaient pas de limites. La masse des valeurs d'usage tend à se gonfler et ce mouvement toujours poussé plus avant sous l'effet de l'accumulation menace rapidement la production capitaliste dont la perspective limitée est la mise en valeur du capital, la valorisation maximum du capital c'est-à-dire encore l'extraction du maximum de plus-value. Si la production capitaliste était capable de répartir correctement en fonction des besoins sociaux la production, si la productivité du travail accrue permettait l'abaissement du temps de travail et l'accroissement de la satisfaction des besoins matériels des grandes masses de la population la production capitaliste pourrait éviter les crises mais elle ne serait pas la production capitaliste c'est-à-dire un mode de production dont le but est d'accroître pour une journée de travail identique le surtravail au dépend du travail nécessaire. Aussi les contradictions et les crises sont-elles inévitables.

"Dès que toute la quantité de surtravail que

l'on peut extorquer est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais cette production de plus-value n'achève que le premier acte du processus capitaliste, le processus immédiat. Le capital a absorbé une quantité de travail non payé. A mesure que le processus se développe, qui s'exprime dans la baisse du taux de profit, la masse de plus-value ainsi produite s'accroît immensément. Vient alors le second acte du processus. Il faut que toute la masse des marchandises, le produit total, aussi bien la partie qui représente le capital constant et le capital variable que celle qui représente la plus-value se vende. Si la vente ne s'opère pas ou bien qu'elle ne s'opère que partiellement ou à des prix inférieurs aux prix de production, il y a bien eu exploitation de l'ouvrier, mais elle n'est pas réalisée comme telle pour le capitaliste : elle peut même aller de pair avec l'impossibilité totale ou partielle de réaliser la plus-value extorquée, voire s'accompagner de la perte totale ou partielle du capital. Les conditions de l'exploitation directe et celles de la réalisation ne sont pas les mêmes ; elles diffèrent non seulement de temps et de lieu, mais même de nature. Les unes n'ont d'autres limites que les forces productives de la société, les autres la proportionnalité des différentes branches de production et le pouvoir de consommation de la société. Mais celui-ci n'est déterminé ni par la force productive absolue ni par le pouvoir de consommation absolu ; il l'est par le pouvoir de consommation, qui a pour base les conditions de répartition antagoniques qui réduisent la consommation de la grande masse de la société à un minimum variable dans des limites plus ou moins étroites. Il est, en outre, restreint par le désir d'accumuler, la tendance à augmenter le capital et à produire de la plus-value sur une échelle plus étendue."(Marx Capital L.III La Pléiade T.2 P.1026-1027)

Pour différer les contradictions il se développe alors, à mesure qu'avance le mode de production capitaliste, une classe moyenne improductive, classe qui achète sans vendre, et dont la fonction est de limiter l'accumulation du capital qui, laissée à son propre mouvement, conduit rapidement à l'exacerbation des contradictions propres à la société bourgeoise. Ici aussi ce sont les représentants de cette tendance de l'économie politique qui ont mis en relief cette perspective, quoique parfois de manière réactionnaire comme Malthus qui justifiait ainsi des classes dépassées par le développement économique.

Quels que soient les traits particuliers des analyses sous consommationnistes qui pouvaient refléter des tendances justes, ces théories n'en étaient pas moins inconciliables avec le programme communiste. En soi la sous-consommation des masses

accompagne tous les modes de production basés sur l'exploitation des classes productives mais les crises de surproduction sont spécifiques de la production capitaliste.

Pour la théorie révolutionnaire c'est peindre le monde bourgeois sous des traits favorables que de voir dans les crises catastrophiques qui l'affectent des crises partielles alors qu'elles sont générales, qu'elles concernent l'ensemble du produit social. Il ne s'agit pas pour le programme communiste de faire tourner à l'envers l'histoire, de freiner les effets dévastateurs de la production capitaliste mais de faire éclater l'enveloppe capitaliste des forces productives pour les libérer dans le sens des intérêts de l'humanité socialisée.

2.10.3 Les modifications des schémas de reproduction.

Tougan-Baranovsky s'était appuyé sur les schémas du livre II du "Capital" pour y développer, le papier opposant peu de résistances à l'arithmétique, fût-elle la plus folle, une "théorie" où il était affirmé que le mode de production capitaliste pouvait se développer sans autre crise que celles résultant d'une disproportion entre les branches de la production. Tougan-Baranovsky poussait le paradoxe jusqu'à envisager une diminution de la consommation ouvrière globale, perspective qui en soi est loin d'être impossible mais reste soumise à des circonstances particulières, dans des proportions telles qu'il montrait qu'il ignorait l'essentiel de la théorie de Marx et notamment les effets du développement de la productivité du travail dans le mode de production capitaliste (cf C ou C no 12)

Rosa Luxemburg s'est systématiquement efforcée de faire douter des schémas de Marx, soulignant toutes les contradictions possibles. Mais au lieu de montrer que ces imperfections résultaient de l'état d'avancement des travaux de Marx elle y voit l'origine d'une contradiction propre à la société bourgeoise qui serait incapable de réaliser la plus-value en son sein. Nous avons déjà critiqué ces conceptions dans nos numéros précédents pour ne pas y revenir ici. Contre Tougan-Baranovsky elle continue son offensive dans le chapitre 25 ("Les contradictions de la reproduction élargie") de son ouvrage consacré à "L'accumulation du capital".

"En examinant le schéma de la reproduction élargie sous l'angle de la théorie de Marx, on arrive à cette conclusion qu'il se trouve en contradiction avec cette théorie sur plus d'un point" (Rosa Luxemburg L'accumulation du capital Maspéro T.2 P. 12)

Rosa Luxemburg commence par indiquer que les schémas ne tiennent pas compte de la productivité du travail et elle se propose de l'introduire.

"En corrigeant le schéma en ce sens, on obtiendra le résultat suivant : même par cette méthode d'accumulation, il y aura chaque année un déficit croissant de moyens de production et un excédent croissant de moyens de consommation. Tougan-Baranovsky, qui surmonte toutes les difficultés sur le papier, imagine tout simplement de construire un schéma aux proportions différentes, obtenant ainsi une diminution annuelle du capital variable de 25%. Comme le papier tolère parfaitement cette opération, Tougan en profite pour "prouver" triomphalement que même s'il y a régression absolue de la consommation, l'accumulation se poursuit sans aucune difficulté. Mais en fin de compte Tougan lui-même doit reconnaître que son hypothèse d'une diminution absolue du capital variable est en contradiction flagrante avec la réalité. Le capital variable s'accroît au contraire dans tous les pays capitalistes, il ne décroît que par rapport à une croissance encore plus rapide du capital constant. Cependant supposons, conformément à la réalité, une croissance annuelle du capital constant plus rapide que celle du capital variable, ainsi qu'un taux de plus-value croissant ; nous aurons alors une disproportionnalité entre la composition matérielle du produit social et la composition en valeur du capital. Substituons dans le schéma de Marx à la proportion invariable de 5 à 1 entre capital constant et capital variable, une composition progressivement croissante du capital, par exemple de 6 à 1 la 2^e année, de 7 à 1 la 3^e année, de 8 à 1 la 4^e année. Conformément à la productivité croissante du travail, supposons un taux croissant de plus-value : par exemple au lieu du taux immuable de 100%, conservons les chiffres choisis par Marx pour p1 tout en diminuant graduellement le capital variable par rapport au capital total. Admettons enfin la capitalisation de la moitié de la plus-value (sauf pour la première année dans la section II qui, d'après l'hypothèse de Marx, accumule plus de la moitié de sa plus-value, 184 sur 285 p1). Nous obtenons alors le résultat suivant :

Première année

I 5000 c + 1000 v + 1000 p1 = 7000 (moyens de production)

II 1430 c + 285 v + 285 p1 = 2000 (moyens de consommation)

Deuxième année

I 5428 4/7 c + 1071 3/7 v + 1083 p1 = 7583

II 1587 5/7 c + 311 2/7 v + 316 pl = 2215

Troisième année

I 5903 c + 1139 v + 1173 pl = 8215

II 1726 c + 331 v + 342 pl = 2399

Quatrième année

I 6424 c + 1205 v + 1271 pl = 8900

II 1879 c + 350 v + 371 pl = 2600

Si l'accumulation devait se poursuivre ainsi, il y aurait un déficit de moyens de production de 16 la 20 année, de 45 la 30 année, de 88 la 40 année."(Rosa Luxemburg L'accumulation du capital Maspéro T.2 P.12-13)

Le lecteur quelque peu attentif a ce qui est dit dans le chapitre précédent aura reconnu notre bonne amie la disproportion. En l'occurrence un déficit de moyens de production fait face à un excédent de moyens de consommation. Comme l'indiquait Marx dans une citation antérieure, en supposant une société composée exclusivement de capitalistes et d'ouvriers, en supposant que les marchandises se vendent à leur valeur, en excluant le crédit et plus généralement en ne considérant la monnaie que sous ses fonctions de moyen de circulation et de monnaie de compte, la seule possibilité de crise ne peut être qu'une disproportion entre les branches de la production ou un décalage entre la capacité d'accumulation et l'accumulation effective des capitalistes. Or ce sont sur de telles hypothèses que reposent les schémas de reproduction. Toute possibilité de crise générale y est écartée par définition. Ces schémas n'avaient pas pour but de mettre en relief la possibilité des crises (encore qu'à cette occasion Marx puisse examiner certains aspects du cycle du capital, comme la reproduction du capital fixe par exemple) mais de montrer comment les catégories de capital constant, capital variable et plus-value permettaient de comprendre le processus de l'accumulation capitaliste, ce pour la première fois dans l'histoire de l'économie politique, ce domaine n'ayant pas réellement progressé depuis Quesnay.

"Dans la valeur du produit-marchandise de la section II, il reste encore à analyser les composantes v + pl. Leur étude n'a rien à voir avec la question la plus importante qui nous occupe ici : savoir si la décomposition en c + v + pl de la valeur de tout produit-marchandise du capitaliste industriel vaut également quoique se manifestant sous des formes

intermédiaires différentes, pour la valeur du produit total annuel."(Marx Capital L.II La Pléiade T.2 P.814)

Dans ses hypothèses de départ Marx avait également écarté le progrès de la productivité du travail des schémas de reproduction.

"Même en supposant que pour étudier la reproduction à échelle constante il faille admettre que demeure inchangée la productivité de toutes les branches de l'industrie (et, par conséquent aussi, les rapports de valeur de leurs produits-marchandises), (...)"(Marx Capital L.II La Pléiade T.2 P.799)

Par conséquent introduire ce développement de la productivité, et ce d'une manière qui laisse à désirer, ne pouvait qu'introduire des confusions à défaut de démonter les schémas de Marx.

Elaborés avec un haut degré d'abstraction théorique les schémas de reproduction ne pouvaient donc laisser apparaître que de ces crises qui pour l'économie politique correspondent à des disproportions entre les capitaux et que le mouvement propre de l'économie capitaliste pallie. De manière plus dialectique Marx montre, nous l'avons dit, que ces crises sont inévitables et en même temps trouvent leur solution dans l'accumulation qui prépare de nouvelles bases pour de nouvelles disproportions.

Ici nous avons affaire à une disproportion qui résulte de la différence entre l'accumulation projetée en fonction d'une composition organique constante et l'accumulation effectuée avec un accroissement de la composition organique. Pour autant qu'un tel processus puisse déclencher des crises de disproportion il en fournit aussi la solution.

D'une part la hausse de la productivité, comme le note également Rosa Luxemburg, se traduit par un accroissement des valeurs d'usage pour une même valeur, d'autre part d'un point de vue méthodologique il est illicite de tenir compte d'un processus qui justement avait été écarté par avance à savoir le procès valorisation-dévalorisation du capital. Les schémas de Marx ne sont donc pas en contradiction avec la théorie de Marx, ils ont un rôle particulier, spécifique dans sa théorie et, une fois définies les hypothèses qui les fondent, leur validité et leur importance pour la connaissance de la reproduction du capital ne pose aucun problème.

Comme toutes les disproportions le libre jeu du marché est un facteur qui favorise le rétablissement de l'équilibre troublé tout en posant à un niveau supérieur les fondements de nouveaux

déséquilibres. Une hausse des prix dans le secteur des moyens de production qui connaît un déficit allié à une baisse des prix dans le secteur des moyens de consommation où règne une légère surproduction, facilitera le mouvement des capitaux et donc le rétablissement de l'équilibre perturbé.

Nous avons dit qu'il s'agissait d'une légère surproduction couplée à un déficit de même ampleur, d'une part parce que en général les disproportions ne peuvent être considérées comme des crises générales, celles dont justement le programme communiste et lui seul démontre le processus et l'inévitabilité, et que l'analyse de son caractère particulier montre que sa gravité ne peut que relativement s'atténuer avec le développement de la production capitaliste. Si nous donnons une appréciation mathématique du déficit ou de la surproduction qui lui correspond, ce qui permet de les détacher de l'exemple particulier de Rosa Luxemburg nous obtenons alors le résultat suivant :

Prenons un taux d'accumulation et une composition organique égaux dans les deux secteurs, ce qui correspond en fin de compte aux hypothèses de Marx dans son dernier schéma (et aussi le schéma appelé "schéma a" (cf C ou C no 12). Si nous notons n la composition organique et t l'accroissement de la composition organique (par exemple si la composition organique passe de 5 à 6, n vaut 5 et t vaut 1), le déficit de moyens de production comme l'excédent de moyens de consommation qui lui fait face est égal à la différence entre la plus-value potentiellement accumulée en capital constant sur la base de l'ancienne composition organique (soit $p1'n / n + 1$ où p1' est la part accumulée de la plus-value totale), et la plus-value réellement accumulée sous la forme de capital constant avec une composition organique en hausse soit $p1'(n + t)/(n + t + 1)$.

Le déficit est égal à :

$$\frac{p1' n}{n + 1} - \frac{p1'(n + t)}{n + t + 1}$$

soit après simplification

$$\frac{p1't}{(n + 1)(n + t + 1)}$$

Par conséquent plus la composition organique est élevée, donc plus la production capitaliste se développe et moins cette disproportion, à supposer qu'elle se manifeste, aura d'incidence sur les fondements de la production capitaliste. Par contre cette disproportion sera d'autant plus importante que la variation de la composition organique sera importante, ce qui est logique puisque plus l'accroissement est rapide, brusque, plus il est susceptible de créer une perturbation d'autant plus importante.

Nous avons vu que la disproportion évoquée avait donc une gravité relative qui ne peut aller qu'en s'atténuant et que comme toutes les disproportions le libre mouvement des capitaux favorisait sa résorption. Par ailleurs la production capitaliste connaît une certaine "plasticité". Certains éléments matériels, certaines valeurs d'usage peuvent passer facilement de la consommation productive à la consommation individuelle. Des bâtiments par exemple peuvent facilement servir de support à une activité productive comme à l'habitat. Rien ne ressemble plus à une voiture particulière qu'une voiture de société. Les fruits, les légumes sont soit destinés à la consommation individuelle soit à devenir des matières premières et donc faire partie du capital constant de l'industrie agro-alimentaire notamment, indépendamment d'autres usages dans la chimie ou la parachimie. Si donc le passage de la consommation productive à la consommation individuelle est possible pour nombre de valeurs d'usage il est encore plus aisé de déplacer le capital constant destiné au secteur II vers le secteur I et vice-versa. Nombre de machines outils usineront indifféremment des valeurs d'usage destinées à la consommation productive comme à la consommation individuelle. L'énergie électrique sera utilisée aussi bien par un secteur que par l'autre tout comme elle sera consommée individuellement. En d'autres termes il existe d'une part des valeurs d'usage qui peuvent être utilisées aussi bien comme moyen de consommation destiné à satisfaire des besoins individuels que comme moyens de production. D'autre part le capital constant destiné à l'une ou l'autre sphère de la production peut être, dans une certaine mesure reconverti d'une section à l'autre. Ces deux aspects qui confèrent à la production capitaliste une certaine "plasticité" favorisent les transferts de capitaux d'une section à l'autre et donc contribuent à la résolution de déséquilibres éventuels.

Outre cette plasticité la production capitaliste est douée d'élasticité. Si les schémas définissent et doivent définir des relations rigides, à base d'égalités mathématiques, entre les diverses sections de la production sociale, ils ne prétendent pas pour autant donner une image complète de l'accumulation capitaliste. Par exemple le capital fixe n'est pas augmenté proportionnellement à la durée du travail si celle-ci est allongée ; seules les dépenses en salaire et en matières premières le seront. Dans un secteur comme l'industrie extractive où les matières premières n'entrent pas dans le capital avancé puisque le procès de travail a pour objet le fruit de la nature (charbon, minéraux divers etc.), le produit qui se développe proportionnellement au temps passé à la production ne nécessite pas pour autant des avances de capital en relation avec l'augmentation de la production.

"Nous avons donc le résultat général, qu'en s'incorporant la force de travail et la terre, ces deux sources primitives de la richesse, le capital acquiert

une puissance d'expansion qui lui permet d'augmenter ses éléments d'accumulation au delà des limites apparemment fixées par sa propre grandeur, c'est-à-dire par la valeur et la masse des moyens de production déjà produits dans lesquels ils existent" (Marx Capital L.I La pléiade T.1 P.1110)

Ces facteurs et d'autres liés au progrès de la productivité du travail favorisent donc le mouvement saccadé de la production capitaliste, l'accélération de l'accumulation, la tension des forces productives. Ils sont donc des facteurs qui peuvent concourir à la solution de notre problème, pour autant qu'il existe, en facilitant l'accroissement de la production dans le secteur I.

Un autre phénomène doit être évoqué. La production capitaliste n'existe pas sans stocks. Leur existence permet de réguler la production et de permettre les ajustements en fonction de l'accélération et du ralentissement de la production. A travers eux, donc, d'éventuelles disproportions dues à l'évolution de la composition organique trouverait leur solution, tandis que l'existence de ces stocks constitue elle-même la source de disproportions et de spéculations inévitables sur la base de l'anarchie propre à ce mode de production.

"La forme capitaliste de la reproduction une fois abolie, on se trouve simplement devant le problème du volume de la partie du capital fixe qui dépérit et doit donc être remplacé en nature (le capital servant, dans notre exemple, à la création de moyens de consommation). Or, ce volume change d'année en année. S'il est très grand une certaine année (supérieur à la mortalité moyenne, comme pour les hommes), il sera à coup sûr d'autant plus faible l'année suivante. La masse de matières premières, de produits semi-finis et de matériaux auxiliaires, nécessaires pour la production annuelle des articles de consommation - toutes choses restant égales d'ailleurs - ne diminue pas pour autant. La production globale de moyens de production devrait donc augmenter dans un cas et diminuer dans l'autre. Le seul remède sera une surproduction relative continue ; d'une part, une certaine quantité de capital fixe produisant au-delà de ce qui est directement nécessaire ; d'autre part, et surtout, un stock de matières premières, etc., dépassant les besoins annuels immédiats (cela vaut surtout pour les moyens de subsistance). Cette sorte de surproduction implique le contrôle, par la société, des moyens matériels de sa propre reproduction. Mais au sein de la société capitaliste, elle constitue un élément d'anarchie." (Marx, Capital L.II, La pléiade T.2 P.802)

2.10.4 Henryk Grossmann bouleverse la disproportion.

Il était, bien entendu, dévolu à Henryk Grossmann de commettre un article sans aucun rapport avec le problème. Grossmann est un peu le Ravel de l'économie marxiste vulgaire. Là où avec une idée on écrit un paragraphe, Grossmann écrit un livre, c'est dire que le thème est repris sur tous les tons et tous les instruments de l'art épistolaire sont mobilisés pour qu'il puisse jouer la même partition et ses variantes. Examinons le boléro de la médiocrité du Docteur Grossmann.

L'essentiel de son argumentation consiste à affirmer que les schémas de reproduction où les marchandises sont supposées vendues à leur valeur ne sont qu'une étape dans le "processus d'approximations successives" qui conduit des déterminations les plus abstraites aux représentations du monde concret. En l'occurrence, en en restant au niveau du schéma valeur, Rosa Luxemburg n'aurait rien démontré du point de vue d'une éventuelle disproportion, puisque dans la réalité les marchandises ne se vendent pas selon leur valeur mais leur prix de production qui s'établit sous l'influence de l'égalisation du taux de profit entre les différentes branches de la production capitaliste.

"Quelle force de démonstration ont, pour la réalité, les conclusions de Rosa Luxemburg - la démonstration d'un excédent invendable de biens de consommation - que nous obtenons à partir d'un schéma dans lequel on ne prend en compte aucune valeur réelle ? Du moment que, étant donné la concurrence, la transformation des valeurs en prix et, par conséquent, une nouvelle division de la plus-value entre les diverses branches de la production industrielle qui provoque nécessairement un changement dans les relations de proportionnalité déjà existantes entre les sphères individuelles du schéma, il est tout à fait possible et vraisemblable que le "résidu de consommation" qui se trouvait jusqu'à présent dans le schéma valeur disparaisse alors, dans le schéma prix de production et vice-versa, qu'un équilibre original du schéma valeur se transforme postérieurement, à l'intérieur du schéma prix de production en une disproportion." (Henryk Grossmann)

Derrière la tête de Grossmann il y a l'exemple de deux secteurs de la production capitaliste où la production entre le secteur I des moyens de production et le secteur II des moyens de consommation se répartirait ainsi :

$$I \quad 4000 \text{ c} + 1000 \text{ v} + 1000 \text{ p} = 6000$$

$$II \quad 2000 \text{ c} + 1000 \text{ v} + 1000 \text{ p} = 4000$$

Dans le secteur I le taux de profit est de 20% et dans le secteur II il s'élève à 33%. Au sein de la société le taux de profit général est de 25%. Si, au sein de chaque branche, il se forme un taux de profit moyen de 25%, une partie de la plus-value sera transférée du secteur II vers le secteur I. L'espoir secret de Grossmann est que par la même occasion l'excédent de plus-value dans le secteur II disparaisse tandis que le supplément de plus-value dans le secteur I serait suffisant pour régler le problème symétrique du déficit de moyens de production.

De ce que nous avons pu voir sur les disproportions et leur nature, il est facile de montrer que les propos de Grossmann sont totalement dénués de fondement et étrangers au problème qui est posé, "problème" dont nous avons d'ailleurs longuement circonscrit les limites.

A partir d'une "situation d'équilibre", si l'on nous permet d'employer cette expression étrangère à la théorie communiste, que les marchandises soient vendues à leur valeur ou à leur prix de production peu importe, il n'est guère difficile de reproduire la disproportion qu'évoque Rosa Luxemburg puisque, nous l'avons vu, il suffit de supposer une accumulation de la plus-value avec une composition organique s'élevant plus rapidement que ce que la répartition sociale entre moyens de production et moyens de consommation autoriserait. Que les marchandises soient vendues à leur valeur ou à leur prix de production ne change rien et n'a rien à voir avec l'affaire. L'argumentation de Grossmann démontre une fois de plus sa superficialité sous couvert d'érudition.